Notices

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie**

Band (Jahr): **5 (1951)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NOTICES

BRONZES NÉPALAIS DE LA COLLECTION F. W. P. MACDONALD

PAR ELIZABETH SACCASYN DELLA SANTA ET JEANNE GRIPEKOVEN

[*Avec 2 planches*]

Les publications consacrées aux œuvres d'art du Népal, ce carrefour des civilisations indienne et tibétaine, sont excessivement rares[1].

C'est pourquoi nous dédions le présent article au colonel F. W. P. Macdonald qui, depuis 1931, a mis en dépôt aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles une importante collection népalaise, riche de plus de 300 objets. Cette série offre d'autant plus d'intérêt qu'elle a été recueillie à Katmandu même où le colonel Macdonald fut, au début de ce siècle, résident britannique près la cour du Népal[2].

Parmi les pièces de cette collection, il en est quatre qui doivent retenir tout particulièrement notre attention, soit par leur beauté, soit par la rareté de leur type. Ce sont: une Târâ verte (fig. 1)[3]; deux Samvara (fig. 2 et 3)[4] et une figure de dévotion qu'on appelle à Katmandu «Bhakti Jan» (fig. 4)[5].

On se souvient que le culte de la Târâ verte est lié à la légende du roi tibétain Sron-Tsan-Gam-Po. Celui-ci, au VIIe siècle de notre ère, obtint la main de la prin-

1. Il faut signaler toutefois les quelques objets d'art dessinés par H. A. Oldfield: *Sketches from Nepal, historical and descriptive* ... qui contient un «Essay on Nepalese Buddhism and illustrations of religious monuments, architecture and scenery from the author's own drawings», 2 vol., London, Allen, 1880; S. Lévi: *Le Népal, Etude historique d'un royaume hindou*, 3 vol., Paris, Leroux, 1905–08, donne par-ci par-là quelques photographies d'objets népalais. – Trois reproductions de bronzes népalais dans Ananda P. Coomaraswamy, *Geschichte der Indischen und Indonesischen Kunst*, Leipzig 1927, pp. 163/64, fig. 276–278, et de brèves indications dans Percival Landon, *Nepal*, London, 1928, passim. Landon – op. cit. II, Appendix XX, p. 269 – donne une Târâ debout et, à la page 271 renvoie «to the exceptionally good photographs of Nepalese brass work that are contained in Mr. Percy Brown's *Picturesque Nepal*, London, A. C. Black 1912.» *Réd.*

2. Ces statuettes furent acquises par l'intermédiaire d'un officier brahmine appartenant à l'escorte du Col. Macdonald.

3. Haut. 0,152 m. Bronze doré; 6 pierres fines. M. R. A. H. (Musées Royaux d'Art et d'Histoire à Bruxelles) N° ET. 36–11–24.

4. Ibid. N° ET. 36–11–17. Bronze plaqué or; 41 pierres fines. Haut. 0,205 m. Fig. 5, ibid. N° ET. 36–11–18 Bronze, seul le groupe central est doré. Haut. 0,225 m.

5. Ibid. N° ET. 36–11–79, haut. 0,165 m.

cesse Khri-Bcan, fille du roi du Népal Amsuvarman[6]. Sron-Tsan-Gam-Po est considéré comme une incarnation d'Avalokiteçvara Padmapâni, le Seigneur lumineux[7], l'un des Bodhisattva de la méditation[8]. Quant à la princesse népalaise Khri-Bcan, elle fut vénérée très tôt sous la forme d'une divinité de la miséricorde appelée Târâ. Selon certains textes, celle-ci serait la çakti du Dhyâni-bouddha Amoghasiddhi[9]; mais, selon d'autres traditions, elle aurait été engendrée par une larme d'Avalokiteçvara[10] dont elle serait devenue la compagne.

Moins paisible que la Târâ blanche, la Târâ verte[11] est assise sur le siège de lotus, la jambe droite pendante, le pied reposant sur une corolle épanouie; la jambe gauche au contraire est repliée et l'étoffe de la jupe laisse à découvert la plante du pied qu'orne un œil. Sa coiffure: un diadème qui entoure le quadruple vajra ceint d'une auréole, est très caractéristique, de même que ses parures recherchées et la *varada mudrâ* ou geste de la charité qu'esquisse une de ses mains droites.

Notre statuette possède en effet six bras. Le nombre des bras de la Târâ verte est très variable. Dans la collection du Prince Oukhtomsky, un bronze ancien représente une Târâ à deux bras[12]; il en va de même pour la Târâ que publie Salmony[13].

6. J. Bacot: *Le mariage chinois du roi tibétain Sron-Tsan-Gam-Po*. Mélanges chinois et bouddhiques. Louvain-Istas. T. III, 1934–35, p. 4.

H. von Glasenapp: *Brahma et Bouddha*. Traduct. Toutzevitch. Biblioth. scient. Paris, Payot, 1937, p. 236.

7. M.-T. de Mallmann: *Introduction à l'étude d'Avalokiteçvara*. Paris, Civilisat. du Sud, 1948, p. 312.

8. L. A. Waddell: *Lamaïsm*. Cambridge, Heffer & Sons, 1934, p. 22.

9. G. de Blonay: *Matériaux pour servir à l'histoire de la déesse bouddhique Târâ*, Paris, Biblioth. de l'Ecole des Hautes-Etudes, 1895.

H. von Glasenapp: op. cit. pp. 215–217.

10. A. Grünwedel: *Mythologie du Bouddhisme au Tibet et en Mongolie*, Paris, Leroux, Leipzig, Brockhaus, 1900 – Traduct. J. Goldschmidt, pp. 139–144.

H. von Glasenapp: op. cit. p. 217.

11. On donne généralement le nom de «Târâ verte» à la Târâ du Népal. Cependant de Blonay affirme que la Târâ verte (Dol-jang) est la déesse chinoise et la Târâ blanche la déesse népalaise (Dol-kar); op. cit. pp. 2 et 10. – Târâ verte et Târâ blanche. Sylvain Lévi, *Le Népal*, II, p. 152, se range à l'avis de Godefroy de Blonay. L. Austine Waddell, *The Buddhism of Tibet*, *éd.* 1895, p. 23 et Albert Grünwedel, *Mythologie du Buddhisme*, p. 146, sont d'opinion différente. Percival Landon, *Nepal*, I, p. 29, dit avoir, en 1924, soumis ce conflit d'autorités au baron A. Stäel Holstein. L'enquête de ce dernier, auprès d'un savant bouddhique qualifié, aurait donné raison à Waddell et Grünwedel. *Réd.*

12. A. Grünwedel: op. cit. p. 145, fig. 116.

13. A. Salmony: *L'art plastique du Tibet. Revue des Arts Asiatiques*, 1924, p. 26, fig. 2.

Mais dans l'Inde, il arrive qu'on assimile Târâ à la déesse à six bras[14]. Enfin Grünwedel affirme qu'une des déesses apparentées à Târâ, Ushnîshavijayâ, possède huit bras[15].

Les deux mains droites qui ne portent aucun attribut font, l'une le geste de la charité dont nous parlions plus haut, l'autre, le geste de l'absence de crainte *(abhaya mudrâ)*; la troisième main soulève le *cintâmani*[16]. Quant aux trois mains gauches, elles portent respectivement le vase magique qui contient le germe de vie, l'épi de grain[17] et le livre de la sagesse[18].

On découvre sur la statuette trois yeux gravés ainsi que l'œil frontal qui symbolise la vision mystique des choses. Selon von Glasenapp[19], la Târâ constituerait l'un des aspects orientaux d'une grande déesse qui rappellerait les Astarté ou les Cybèle antiques.

L'inscription qui orne le socle de notre statuette a été déchiffrée à notre intention par le R. P. Van Durme. On peut la traduire comme suit: «Moi, dans le temps j'ai été produite, Samvara, oh! ah! la divinité tutélaire: Etant la brillante, de laine [vêtue]; étant devenue manifeste et d'une joie exubérante, ressemblant à une forme de Durgâ ascète au bol d'aumône, protectrice du monde.» L'écriture est la Takri, caractéristique des régions sub-himalayennes.

D'après le témoignage du Colonel Macdonald, la Târâ verte que nous venons de décrire portait au Népal le nom de Basudhara; ce nom pourrait être une forme de Vasundharâ, déesse de la terre, très populaire au Népal[20]. Elle est considérée dans cette contrée comme la créatrice des cours d'eau. Mais il semble qu'il y ait eu confusion entre Târâ et Vasundharâ qui n'ont cependant entre elles aucune parenté.

On peut faire remonter à quelques siècles l'exécution de cette gracieuse image.

Les deux Samvara auxquels nous allons consacrer quelques lignes sont deux exemplaires rares et anciens que l'on doit rattacher au culte tantrique. Celui des tan-

14. O. Kümmel et W. Cohn: *The Dharani in Buddhism; its origin* ... Ostasiatische Zeitschrift, The Far East, Jahrg. I, Heft 2, 1912, p. 178.

15. A. Grünwedel: op. cit. p. 152 et p. 133, fig. 107.

16. Le bijou magique qui comble tous les désirs: A. Grünwedel, op. cit. p. 45 et p. 50, fig. 36.

17. A. Foucher: *Etude sur l'iconographie bouddhique de l'Inde*, Biblioth. de l'Ecole des Hautes-Etudes, Sciences religieuses, T. XIII, Paris, Leroux, 1905, pp. 84–85, et B. Bhattacharyya: *Indian Buddhist Iconography*, Oxford, Milford, 1924, pp. 117–118. A. K. Gordon: *The iconography of Tibetan Lamaism*, New York, Columbia Univ. Press, 1939, pp. 72 et 74.

18. Texte de la Prajñâpâramitâ ou «suprême sagesse». Ibid. p. 48 et p. 132, fig. 106.

19. von Glasenapp: *Brahma et Bouddha*, op. cit. p. 135; v. aussi S. Lévi, op. cit., T. I, p. 381: «... elle est la mère multiforme de tous les êtres».

20. S. Lévi, op. cit., T. I, p. 328, et T. III, pp. 163, 175. C'est bien l'opinion que partage aussi M. T. de Mallmann.

FIG. 1

FIG. 2

FIG. 3

FIG. 4

trismes dans lequel interviennent des divinités féminines a été remarquablement étudié par L. de la Vallée Poussin[21] et par von Glasenapp[22]. Il est une forme çivaïsante du bouddhisme, dans laquelle la technique magique et la recherche d'une expérience mystique prédominent[23]. Les couples enlacés qui, au Tibet notamment, symbolisent l'Illumination que crée l'union intime de la méthode et de la connaissance porteraient au Népal le nom de «Biswarup». Le Professeur Pott, conservateur de la Section indienne du Musée de Leyde, estime que ce mot dont l'équivalent en sanscrit est Viçvarûpa indique la conception de la totalité[24]. Ceci correspond bien à l'interprétation tantrique du couple. Toutefois, ce nom n'aurait jamais été rencontré dans les textes classiques de l'Inde.

Nous avons cru pouvoir rapprocher cette divinité du Samvara Buddha, le dieu protecteur du tantrisme[25]. La pièce que nous montre la fig. 2 est particulièrement esthétique. Le dieu, dans sa forme agissante enlace sa çakti. Celle-ci est représentée dans une attitude extatique. Elle porte, en guise de vêtement un collier de crânes ainsi qu'un tablier de crânes, orné de 40 pierres fines. Il est bon de rappeler que ce tablier *(sanmudra)* est encore en usage chez les sorcières tibétaines[26] et la collection Jacques Marchais[27] contient un remarquable exemplaire de cet objet rituel. Sans doute la çakti dont les attributs sont la coupe et le couteau *(karttrka)* représente-t-elle Vajra Yoginî, déesse de «l'union de diamant»[28], la plus illustre des compagnes du dieu tantrique. Et de fait, les mains du dieu qui enserrent la taille de la çakti portent les diamants symboliques *(vajra)*.

Quant au Samvara lui-même, le Yogin ou Sâdhaka comme on le nomme au Népal[29], il possède, outre les bras décrits ci-dessus, dix autres bras dont les mains

21. *Bouddhisme. Etudes et Matériaux.* Mém. couronnés et Mém. des savants étrangers publiés par l'Acad. roy. des Sc., Lettres et B.A. de Belgique, T.LV, Bruxelles, Hayez, 1896–98.

Bouddhisme. Opinions sur l'histoire de la dogmatique. Paris, Beauchesne, 1925.

22. H. von Glasenapp: *Buddhistische Mysterien. Die geheimen Lehren und Riten des Diamant-Fahrzeugs.* Stuttgart 1940. Compte-rendu dans *Anthropos*, B^d XXXVII–XL, 1942–45; pp. 965–966.

23. R. Grousset: *Sur les traces du Bouddha.* Paris, Plon, 1948, p. 103.

Le sensualisme mystique du tantrisme a été bien mis en évidence par S. Lévi: *Népal*, op. cit., T.I, pp. 380 ss.

24. Selon Mlle M.T. de Mallmann «Biswarup» signifierait plutôt «le multiforme».

25. A. Grünwedel: op. cit., p. 99. Monsieur le Chanoine Lamotte partage également cette opinion.

26. Mme Lafugie: *A woman paints the Tibetans.* The Nat. Geograph. Magaz. Vol. XCV, N° 5, 1949, p. 673.

27. *Objects from the tibetan lamaist collection of Jacques Marchais.* 1941, pl. 17.

28. S. Lévi: op. cit., T.I, p. 380.

29. Ibid. loc. cit.

brandissent respectivement : deux pattes d'éléphant que prolonge, dans le dos du couple sacré, la dépouille entière de ce pachyderme ; le *karttrka* ; le tambour *damaru* ; la hache, le trident orné d'une tête de mort où s'attache un oriflamme ; la coupe, le lasso ; le foudre et la tête coupée du dieu Brahmâ.

Deux personnages, ennemis de la religion, gisent, écrasés, sous ses pieds. Ces attributs ne diffèrent que par d'infimes détails de ceux que décrit Grünwedel[30] pour le Samvara de la collection Oukhtomsky. La tête aux quatre visages est surmontée d'une couronne que domine le foudre quadruple. Celui-ci est orné d'un croissant de lune. Mais l'expression du visage, au lieu d'être terrible comme c'est le cas pour la plupart des Samvara, exprime un sourire de bonheur.

L'inscription du socle, signifie : «O grande Marîcî, salut à toi, joyau au lotus, amen.»

La fig. 3 nous montre un second couple tantrique, moins précieux, sans doute, mais non dépourvu de qualités esthétiques. Parmi les attributs du dieu, la tête de Brahma aux quatre visages est remplacée par une tête coupée réaliste. La çakti porte un tablier de crânes travaillé avec moins de finesse. La peau d'éléphant n'est pas déployée derrière le dos du Yogin. Enfin une mandorle décorative, ornée de crânes humains, de *vajras* doubles et de flammes stylisées confère au groupe une allure architecturale. Aucune inscription n'est gravée sur le socle.

Enfin, il nous reste un mot à dire de la figure de dévotion (v. fig. 4) qui représente vraisemblablement un orant ; elle porte au Népal le nom de «Bhakti-Jan».

Le mot *bhakti* signifie : dévotion, quant au mot *jan* on peut se demander s'il ne conviendrait pas de le rapprocher des noms tibétains *'jam-dbyasis* que porte une forme du Bodhisattva Mañjuçrî[31] ou *Byam-pa* qui s'applique à Maitreya[32] ou encore *'jang gon*[33], autre forme de Maitreya.

Nous ne pouvons évidemment que suggérer très hypothétiquement cette comparaison. Un détail iconographique pourrait justifier, à nos yeux, ce rapprochement. En effet, derrière le personnage agenouillé se développe en place d'une mandorle flammée, un nimbe de rinceaux de lotus traités avec vigueur. Au sommet de ce nimbe s'épanouissent cinq fleurs de lotus stylisées. Or précisément, ce type de rinceaux, ces fleurs en forme de godets se retrouvent sur les statues tibétaines qui portent les noms précités. Serions-nous donc en présence d'un dévôt de Maitreya ? Le bronze paraît assez moderne mais on n'ignore pas combien les orientaux excellent à reproduire des objets anciens avec un grand souci d'exactitude. D'autre part, selon le seul renseignement qu'a pu recueillir le Colonel Macdonald au sujet

30. Op. cit., p. 108. Un dessin accompagne la description (p. 105, pl. 84).
31. A. Grünwedel : op. cit., collect. du prince Oukhtomsky, p. 137, fig. 110.
32. A. Grünwedel : op. cit., collect. du prince Oukhtomsky, p. 123, fig. 98.
33. A. Grünwedel : op. cit., collect. du prince Oukhtomsky, p. 127, fig. 102.

de cette figurine, elle représente un ancien habitant du Népal[34] et elle était considérée comme très rare dans le pays ; mais ce qui ne peut manquer de surprendre, c'est la pose agenouillée et les mains jointes du personnage ; l'attitude est chrétienne, plutôt que bouddhique. On a nié formellement que des influences nestoriennes aient pénétré au Népal. Peut-être cette statuette est-elle formée d'apports hybrides empruntés les uns au culte tibétain de Maitreya, les autres au christianisme qui, dès la seconde moitié du XVIIe siècle[35] exerça, par l'intermédiaire des missions, une certaine influence au Népal. Nous avouons ne pouvoir résoudre pour l'instant cette énigme, mais il nous a paru utile de publier cet objet d'art afin qu'il éveille l'attention et des voyageurs et des orientalistes.

L'inscription du socle signifie : « La grande délivreuse de maladies, la pure possédant la période cosmique *kalpa*, s'étendant grandement jusqu'au temps présent ; la grande mère de l'amour, la mère, la Taga, la mère de miséricorde. » Mais l'inscription fait supposer qu'on se trouverait plutôt en présence d'un dévôt de Târâ.

Jusqu'à preuve du contraire nous tenons ce « Bhakti-Jan » pour la copie récente d'une œuvre composite dont certains éléments pourraient remonter au Bouddhisme tibétain ; d'autres à la christianisation du XVIIe siècle.

Plus raffiné que l'art tibétain, plus mouvementé que l'art de l'Inde, l'art du Népal exprime avec une asymétrie non dépourvue de grâce, les divers aspects du bouddhisme tantrique. Il possède en outre des images complexes et jusqu'ici inédites. Nous avons voulu les porter à la connaissance des amateurs de l'art de l'Extrême-Orient[36].

34. Cette pièce n'est cependant pas unique en son genre. La collection Macdonald en possède 4 qui présentent entre elles quelques variantes.

35. S. Lévi : op. cit., T. I, pp. 79 et 98 ss.

36. En terminant cet article nous adressons nos vifs remerciements à Mlle de Mallmann, à Mlle van Bomberghen, au R. P. Van Durme et au Prof. Pott, qui nous ont fourni de précieux renseignements.

Légendes des illustrations :

Fig. 1 : Târâ verte.

Fig. 2 : Biswarup ou Samvara Buddha.

Fig. 3 : Biswarup orné d'une mandorle.

Fig. 4 : Bhakti-Jan.

Collection Macdonald. Photos A. C. L.

BERICHT ÜBER ETHNOLOGISCHE UNTERSUCHUNGEN IM KREISE WUTING (YÜNNAN)

VON H. STÜBEL

Im Jahre 1940 hatte ich Gelegenheit zu einem längeren Aufenthalt in dem im Norden der Provinz Yünnan befindlichen Kreise Wuting. Ich besuchte dort zu ethnologischen Forschungen eine abseits vom Verkehr gelegene Gegend, die – abgesehen von Missionaren – noch nicht von Fremden bereist worden ist. 1911, also fast genau dreißig Jahre früher, hatte der um die Erforschung Chinas hochverdiente, zu früh verstorbene TING WEN-CHIANG[a*] einen Ausflug dorthin unternommen. Obgleich selbst Geolog, brachte Ting auf seinen ausgedehnten Reisen in abgelegenen Gegenden Chinas auch der Erforschung der dort lebenden Aborigines großes Interesse entgegen, und er hat dadurch auf die ethnologische Forschung Chinas sehr anregend gewirkt. In seinen «Notizen von einer gemächlichen Fahrt in Südchina»[1] berichtet er kurz über seinen Besuch im Kreise Wuting, wo er sich zwei Tage in dem Ort Huanchou aufhielt, der mir als Standort diente. Sein naturgemäß kursorischer Bericht war mir jedoch sehr wertvoll, da ich seine Beobachtungen mit den meinigen vergleichen und feststellen konnte, wieviel Ursprüngliches an Tracht und Sitte in der kurzen Zeit von dreißig Jahren schon verlorengegangen war.

Im folgenden sei ein kurzer Überblick über meine Tätigkeit im Kreise Wuting gegeben, vorbehältlich einer ausführlichen Veröffentlichung, die bis jetzt durch die Ungunst der Zeit verhindert wurde.

Wu-ting-hsien[b] – früher eine Präfektur (fu) – ist ein ausgedehnter Kreis erster Ordnung, der im Norden noch etwas über den Chin-sha-chiang (Yangtse), wo der Fluß seine südlichste Ausbiegung macht, hinübergreift und dort an die Provinz Hsi-k'ang[2] angrenzt. Man kann die im äußersten Süden des Kreises gelegene Kreisstadt von Kunming aus zu Fuß oder zu Pferde in zwei bis drei Tagen erreichen. Das Gepäck kann auf Tragtieren oder durch Träger befördert werden. Ganz neuerdings ist auch eine Automobilstraße nach Wuting gebaut worden, die jedoch sehr dürftig

* Die hochstehenden kleinen Buchstaben verweisen auf die chinesischen Schriftzeichen im Anhang dieses Berichtes.

1. Übers. von Hellmut Wilhelm, *Anthropos* 29, 1934, S. 659.

2. Die Provinz Hsi-k'ang (Si-k'ang) wurde in den zwanziger Jahren aus innen- und außenpolitischen Gründen durch Abtrennung des westlichen Szechwan gebildet. Hsi-k'ang hat sich als politisch-geographischer Name in China schnell eingebürgert, da es landschaftlich, völkisch, kulturell und wirtschaftlich stark vom übrigen Szechwan verschieden ist. Der größte Teil der Provinz wird von Tibetern bewohnt, daneben findet sich noch ein großes, von Lolo

ist und auf der noch kein regelmäßiger Verkehr besteht. – Meine Reisebegleiter waren mein Dolmetscher Wu Hsin-wei und mein Koch.

Die Stadt Wuting liegt am Rande eines fruchtbaren, reich bewässerten Talkessels, der von teilweise bewaldeten Bergen, die bis auf eine Höhe von etwa 2500 m reichen, umrahmt wird; sie hat etwa 2500 Einwohner (500–600 Familien). Das von der Mauer umschlossene Gebiet wird nur zu einem kleinen Teile von der Stadt ausgefüllt. Auch die Ruinen einer Anzahl größerer Tempel beweisen, daß die Stadt früher viel volkreicher und nicht so ärmlich wie jetzt gewesen sein muß. Die Einwohnerzahl des Kreises wird auf 120 000 (30 000 Familien) geschätzt, was einer sehr geringen Bevölkerungsdichte entspricht. Wirtschaftlich ist der Kreis von geringer Bedeutung. Erwähnenswert ist höchstens der Reisbau in einzelnen tieferliegenden Tälern und der Anbau von Tabak und Hanf, die Weberei von Hanfstoff und die Schweine- und Hühnerzucht. Man zieht eine auffallend große Hühnerrasse und exportiert viel Hühner, vor allem Kapaune[3], nach Kunming. Diese Kapaune erreichen das außerordentliche Durchschnittsgewicht von 8 Catty[4], ein Höchstgewicht von 10 Catty. 1 Catty kostete in Friedenszeiten chin. $ 0,17. – Der trotz ungeheurer Mißwirtschaft immer noch große Holzreichtum (Eichen, Kastanien, Erlen, Kiefern, Zirben, Tannen) könnte von wirtschaftlicher Bedeutung werden, wenn die Regierung sich energisch des Forstwesens annehmen würde.

Zur Zeit baut man an der Fortsetzung der von Kunming ausgehenden Automobilstraße, die Kunming und Wuting mit dem westlich gelegenen, wirtschaftlich bedeutenderen Kreis Yüan-mou (Schweinezucht, Reis, Zuckerrohr, Erdnüsse, Kaoliang-Wein) und mit dem südlichen Hsi-k'ang – Hueili und Hsichang (früher Ning-yüan) –, dem klimatisch begünstigsten und reichsten Teile dieser Provinz (Reis, Erdnüsse, Orangen, Tabak, Rüböl und Holzöl, Kupfer, Blei und etwas Gold) – verbinden soll. Auch mit der Aufnahme einer Eisenbahnstraße nach Hueili hat man begonnen.

In der ersten Hälfte des August hielt ich mich im Kloster Cheng-hsü-ch'an[c] auf dem Shih-tzu-shan[d], zirka 500 m oberhalb der Stadt Wuting, auf, einem der berühmtesten Klöster der Provinz, über das weiter unten näher berichtet werden soll.

Dann erreichte ich in drei Tagereisen die im Norden des Kreises gelegene Ortschaft Huanchou[e]. Der Kreisbeamte gab mir für diese Reise eine hier anscheinend

besiedeltes Gebiet. Die chinesischen Gebiete der Provinz haben, abgesehen von einem schmalen Gürtel im Osten, mehr kolonialen Charakter, im Gegensatz zu der alten chinesischen Kultur Szechwans. Die Ostgrenze ist seit Gründung der Provinz mehrfach verschoben worden, eine Folge des häufigen Wechsels der dortigen politischen Verhältnisse. Vgl. hierzu A. Herrmann, *Historical and Commercial Atlas of China*, Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press, 1935, Blatt 56, 63, 77.

3. Richtiger «Poularden», da man hier vorwiegend weibliche Hühner kastriert.

4. Etwas über 600 Gramm.

unerläßliche Bedeckung von vier Soldaten mit, die nach Gutdünken der Ortsbehörden auf jeder Station noch um vier bis sechs Mann der lokalen Miliz verstärkt wurde.

Je weiter man nach Norden kommt, um so schöner, aber auch um so wilder und einsamer wird die Landschaft – vor allem werden die Höhenunterschiede größer –, um so schlechter werden die Wege und um so dünner die Besiedlung. Die chinesische Bevölkerung tritt immer mehr hinter der nichtchinesischen zurück, die aus einem Gemisch sehr verschiedenartiger Volksstämme besteht.

Der Ort Huanchou erwies sich als eine für meine Zwecke sehr geeignete Station. Ich blieb daselbst bis Mitte Oktober und unternahm von dort aus eine Anzahl größerer und kleinerer Exkursionen. Im Laufe der Zeit stellte sich heraus, daß hier noch eine Fülle interessanten ethnologischen Materials zu gewinnen war.

Außer von Chinesen wird der Norden des Kreises Wuting hauptsächlich von folgenden Völkerschaften bewohnt: Li-su[f], Hä-i[5g], Hua-miao[h], Lao-kan[5i], Pai-i[k] und Man-tzu[l]. Der Zahl nach sind die Li-su am stärksten, die Man-tzu am schwächsten vertreten. In etwas größerer, kompakter Masse treten nur die Li-su und Hä-i auf, bei den übrigen Stämmen kann man nur von «Volkssplittern» reden.

Li-su, Hä-i, Man-tzu und Lao-kan gehören zur tibetobirmanischen Gruppe; die Miao bilden eine Gruppe für sich; die Pai-i sind Tai.

Die von CREDNER in seinen Arbeiten über das westliche Yünnan besonders hervorgehobene *vertikale Schichtung* der einzelnen Volksstämme tritt auch im Kreise Wuting deutlich hervor.

Zu tiefst, gebunden an das Tal des Chin-sha-chiang und seine tiefen Seitentäler, leben die *Tai* (Pai-i), abhängig von der Möglichkeit, Bewässerungsfelder anzulegen und Reiskultur zu treiben, aber auch der in dieser Lage herrschenden schweren Malaria ausgesetzt. Sie werden in Shui-[m] und Han[n]-Pai-i eingeteilt; sie selbst nennen sich mit Vorliebe T'u-pien[o]. Sie dürften der zur Zeit noch am weitesten im Nordosten verbliebene Rest des Tai-Volkes sein, das in früherer Zeit (4. Jahrhundert, Zeit der 16 Staaten) noch in Szechwan von politischer Bedeutung war.

In den mittleren Lagen wohnen *Li-su* (Pai-i) und *Hä-i*, stellenweise *Lao-kan* (Hung-i[p]), die letzteren relativ hoch. Am höchsten wohnen die *Hua-miao*, und an einer Stelle, dem Liang-shan[q], wohnen über diesen noch *Man-tzu*.

Die in den mittleren Lagen wohnenden Stämme betreiben vorwiegend Trockenfeldwirtschaft, daneben – wenn irgend möglich – Bewässerungswirtschaft (Reis), während die oberste Schicht ausschließlich auf Trockenfeldbau auf Waldrodungen, dabei teilweise noch auf Hackbau, angewiesen ist.

Chinesen (Han-pien[r]) leben zwischen diesen Völkern in allen Lagen, also teilweise beide Wirtschaftsformen oder ausschließlich eine betreibend. Daneben ist Handel und Handwerk fast ganz in ihren Händen.

5. Transkription nach örtlicher Aussprache.

Neben diesen Einteilungen einerseits nach Volkszahl, andererseits nach Lage der Siedlung und Wirtschaftsmethode ist auch die Einteilung der einzelnen Stämme nach der Bewertung der sozialen Stellung von Interesse.

Die sozial am höchsten stehende Schicht sind die Hä-i, darauf folgen der Reihe nach Li-su, Hua-miao, Man-tzu, Pai-i und Lao-kan. Diese Schichtung äußert sich z. B. bei Mischehen, die jedoch selten sind. Ein Mann kann nur eine Frau der nächst tieferen Schicht heiraten, während es nicht vorkommen soll, daß er die Frau aus einer höheren nehmen kann. Die Chinesen stehen sozial noch über den Hä-i, andererseits gehen nur sie Mischehen mit Frauen aus den verschiedensten Schichten ein.

Die Völker der sozial tiefsten Schichten, die *Tai* (Pai-i) und *Lao-kan*, werden die ältesten jetzt noch vorhandenen Bewohner der Gegend sein. Das gilt sicher für die Tai, die zur T'ang-Zeit ein mächtiges Reich (Nan-ch'ao) in Yünnan gegründet hatten und die als Träger von Reiskultur und Büffelzucht wahrscheinlich eine sehr große Bedeutung für die kulturelle Entwicklung Ostasiens gehabt haben.

Die *Hä-i*, die sich in manchen Gegenden auch No-su nennen, gehören zur Gruppe der *Lolo*. Sie sind nach der Überlieferung am Anfang der Ming-Zeit hierher gekommen und haben als ein ursprünglich wohl mehr Viehzucht (Schafe) treibendes Herrenvolk die eingesessene Bevölkerung überschichtet; sie haben sogar die Fähigkeit, Chinesen mehr oder weniger zu assimilieren, ein Vorgang, der heute noch zu beobachten ist.

Die *Li-su* sind im Laufe der letzten Jahrhunderte wohl hauptsächlich aus dem nordwestlichen Yünnan weiter nach Osten und Süden vorgedrungen. Die *Hua-miao* sind erst am Anfang des vorigen Jahrhunderts aus Kweichow gekommen und sind noch immer in Bewegung. Zuletzt, noch etwas später als die Miao, sind die auch zu den Lolo gehörigen Man-tzu aus Hsi-k'ang eingewandert.

Die *chinesische Besiedlung* der Gegend hat auch von Norden, von der Gegend von Hueili im jetzigen Hsi-k'ang, stattgefunden und erhält von dort auch jetzt noch Zuzug. Die ursprüngliche Heimat dieser westlichen Szechwan-Chinesen ist nach ihrer Überlieferung «Kiang-nan», womit sie in diesem Falle wohl hauptsächlich das heutige Kiangsi meinen. Die letzte große chinesische Einwanderungswelle nach Yünnan im 17. Jahrhundert, die sich an den Namen Wu San-kuei's knüpft, hat im Norden des Kreises Wuting keine bemerkbaren Spuren hinterlassen. Nach lokaler Überlieferung sind die mit Wu San-Kuei gekommenen Einwanderer von den Hä-i aufgesogen worden.

Ich widmete mich hauptsächlich der Untersuchung der *Hä-i* und der *Man-tzu* und sammelte daneben auch einiges Material über die Li-su. Die im Kreise Wuting lebenden Hua-miao unterscheiden sich nicht von denen im Kreise Anning, die ich genau kennengelernt hatte, so daß ich davon absah, mich mit ihnen näher zu beschäftigen. Leider mußte ich aus äußeren Gründen meine Reise vorzeitig beenden, so daß es mir nicht möglich war, die Pai-i und vor allem die noch kaum bekannten Lao-kan näher kennenzulernen.

Der Ort *Huanchou*, den ich mir zum Standquartier auswählte, erwies sich als geeignet, da er als Sitz eines lokalen Fürsten, *T'u-szu*[s], eine besondere Bedeutung hat, die allerdings in früherer Zeit viel größer war als jetzt. Die T'u-szu, die über das Gebiet von Huanchou herrschten, wurden – wie es wohl auch mit anderen T'u-szu-Familien Yünnans der Fall war – zur Zeit der Ming-Dynastie von den Chinesen aus den aristokratischen Familien der Hä-i ausgewählt und als erbliche Landesherren bestätigt. Sie übten jahrhundertelang als Lehensfürsten des Kreises in ihrem Gebiet eine absolute, wenig durch die Oberaufsicht der chinesischen Provinzialverwaltung gestörte Herrschaft aus, gestützt auf ihre eigenen Volksgenossen, die als Herrenschicht vor den andern unter ihnen lebenden Völkern Vorrechte voraushatten, und die zum Teil eine Art von erblichem Beamtenadel bildeten. Dieses Verhältnis scheint – wenigstens in den entlegeneren T'u-szu-Herrschaften – dadurch eine gewisse Stabilität besessen zu haben, daß einerseits die T'u-szu und ihr Volk – die Hä-i – willig und mit Erfolg sich viele Elemente der chinesischen Kultur aneigneten, und daß andererseits die chinesische Regierung sich wenig in die inneren Verhältnisse der T'u-szu-Herrschaften einmischte, diese aber als Pufferstaaten gegen unzivilisierte Grenzvölker gut gebrauchen konnte. Im Laufe der letzten 100 Jahre sind jedoch die meisten T'u-szu-Herrschaften, diejenige von Huanchou noch mehr als andere, gänzlich in Verfall geraten. Von den reichen Wohnsitzen und Tempeln der T'u-szu von Huanchou sind nur noch Ruinen übriggeblieben.

Der *Grund des Verfalls* ist natürlich in dem unaufhaltsamen Vordringen der Chinesen zu suchen; es kommt jedoch hinzu, daß dieses Vordringen mit einer Zeit des Verfalls der alten chinesischen Kultur selbst zusammentrifft, so daß die Möglichkeiten für eine gesunde Entwicklung besonders ungünstig waren. Von den Bedingungen, unter denen in früherer Zeit die Chinesen unter ihrer Regierung und die eingeborenen Stämme unter den Herrschaften der T'u-szu in einem Zustande eines gewissen Gleichgewichtes lebten, kann man sich heute nur schwer einen Begriff machen. Einerseits wird berichtet, daß während der Ming-Zeit und bis in die erste Hälfte der Mandschu-Zeit der Kreis Wuting das Gebiet mächtiger und blühender T'u-szu-Herrschaften war, andererseits hat um dieselbe Zeit hier eine verfeinerte chinesische Kultur geblüht. Zeugen hierfür sind z. B. die Reste einer reichen Residenz der T'u-szu von Huanchou in dem benachbarten Kansou, wo ich noch eine Inschrift aus der K'anghsi-Zeit fand, und umgekehrt das Bestehen der Reste großer und teilweise künstlerisch schöner buddhistischer Tempelanlagen, deren Entstehung sicherlich chinesischer Initiative zu verdanken ist.

Der Überlieferung sowohl wie den noch vorhandenen Inschriften und Bauresten nach hatte z. B. das obenerwähnte Kloster Cheng-hsü-ch'an bereits zu Beginn der Ming-Zeit eine große Berühmtheit. An den Abhängen des jetzt von den räuberischen Man-tzu bewohnten Liang-shan, in einer Gegend, in die jetzt außer einigen ganz armen Bauern und Holzfällern kaum ein Chinese einzudringen wagt, stehen

die Ruinen zweier ehemals reicher buddhistischer Tempel, von denen der eine einer Inschrift nach bereits zur K'anghsi-Zeit bestanden haben muß, während der andere zur Ch'ienlung-Zeit gebaut wurde. Bis in die Periode Taokuang müssen im Dienste dieser buddhistischen Tempel tüchtige Handwerker, teilweise aber auch wirkliche Künstler – Architekten und Bildhauer – tätig gewesen sein. Auch Gräber der T'u-szu-Familie aus dem Anfang der Periode Ch'ienlung bezeugen, daß damals in dieser Gegend ein tüchtiges chinesisches Kunsthandwerk blühte.

Folgende Faktoren haben in erster Linie bei dem Verfall der T'u-szu-Herrschaft von Huanchou (und wohl auch vieler anderer) mitgewirkt:

1. das Opiumrauchen, das in Huanchou, einer glaubwürdigen Überlieferung nach, zu Beginn der Periode Taokuang aufkam. Nirgends in China erhielt ich einen so erschütternden Eindruck von den verheerenden Wirkungen des Opiums wie hier. Manche der nichtchinesischen Stämme scheinen ihm noch widerstandsloser zu erliegen als die Chinesen selbst. – 2. Der Mohammedaner-Aufstand der zweiten Hälfte des vorigen Jahrhunderts, der hier in der Überlieferung vielerorts dieselbe Rolle spielt wie in anderen Provinzen die Taiping-Revolution. – 3. Der völlige Zusammenbruch der Yünnan-Provinzialregierung nach dem Sturze der Mandschu, der große Teile Yünnans für über ein Jahrzehnt in einen anarchischen Zustand versetzte, als dessen Rest sich heute noch ein erhebliches Räuberunwesen erhalten hat. In neuester Zeit haben dann noch der Durchzug der Kommunisten 1935 und verheerende Genickstarre- und Pockenepidemien das Land heimgesucht. – 4. Die Erschütterung der Autorität der T'u-szu-Herrschaft durch das Eindringen anderer, mit einer absoluten Herrschaft mittelalterlicher Art unvereinbarer Ideen, nicht nur bei den Chinesen, sondern auch bei manchen der anderen Volksstämme. Diese Entwicklung wird durch die chinesische Verwaltung, der eine gewisse reorganisatorische Kraft fehlt, begünstigt. Erst in neuester Zeit scheint durch die Einführung des modernen chinesischen Selbstverwaltungssystems eine Besserung eingetreten zu sein. Dieses hat sich dem früheren, noch volkstümlichen Verwaltungssystem geschickt angepaßt, und man hat vernünftigerweise die niederen Verwaltungsstellen vielfach mit einflußreichen Nicht-Chinesen besetzt. – 5. Hierzu kommt in Huanchou, daß gerade in dieser kritischen Zeit die T'u-szu-Familie sich durch einen blutigen Bruderkrieg um Nachfolge und Erbteilung selbst zerfleischte, der im Kleinen bis in alle grausamen Einzelheiten seines Verlaufes ein verblüffend ähnliches Bild der zahllosen entsprechenden Zwistigkeiten bietet, die im Laufe der Geschichte den Untergang so vieler asiatischer Fürstengeschlechter herbeigeführt haben.

Wenn also der jetzige T'u-szu von Huanchou nur noch eine bemitleidenswerte Figur ist, ein menschenscheuer, erschlaffter Opiumraucher, um dessen immer noch erhebliche Einkünfte – soweit sie nicht in Opium umgesetzt werden – eine zahlreiche Verwandtschaft und Beamtenschaft ihre Intrigen ausficht, so lernte ich doch

im Laufe meines langen Aufenthaltes in Huanchou einige, zum Teil intelligente, Leute – Hä-i, Chinesen und Mischlinge – kennen, die eine lebhafte Erinnerung und viele Kenntnisse der alten T'u-szu-Zeit hatten, die sie mir gern und teilweise mit sachlichem Interesse zur Verfügung stellten. So war es mir bei sorgfältiger Vergleichung der Angaben der verschiedenen Gewährsmänner möglich, ein Bild der Zustände unter der alten T'u-szu-Herrschaft zu erhalten. Gleichzeitig konnte ich über das materielle Leben, die Wirtschaft, das Familienleben und das sonstige Leben sowie über Sprache, Kultur und Religion der Hä-i ein reiches Material sammeln.

In derselben Weise untersuchte ich dann die im Gebiete der T'u-szu-Herrschaft von Huanchou lebenden Man-tzu und – wenn auch in viel geringerem Umfange – die dort lebenden Li-su, wobei sich ein vergleichendes Studium der verschiedenen Völker, vor allem von kulturgeschichtlichen Gesichtspunkten aus, von besonderem Interesse erwies.

So wichtig die Untersuchung möglichst ursprünglicher, von Hochkulturvölkern – in diesem Falle Chinesen – unberührter Stämme ist, so kann dies doch nicht die einzige Aufgabe sein, die die Ethnologie in Ostasien zu erfüllen hat. Selbstverständlich sind ganz ursprüngliche Verhältnisse nirgends mehr vorhanden, sondern alle nichtchinesischen Völker Chinas sind mehr oder weniger unter den Einfluß der chinesischen Kultur geraten. Schließlich ist der ganze riesige Volkskörper Chinas aus einer gegenseitigen Assimilation vieler solcher teilweise untereinander sehr verschiedener und unter sehr verschiedenen Bedingungen lebender Völker entstanden, und auf diesem Wege haben sich der jetzige chinesische Volkscharakter und die jetzige chinesische Kultur gebildet. Die Fragen, welchen Anteil die verschiedenen Komponenten des chinesischen Volkes an seiner Bildung und an der Entwicklung seiner Kultur gehabt haben, sind nicht nur mit Methoden der Geschichtswissenschaft zu untersuchen. Das Material, das ethnologische Forschungen bieten, kann hier weitgehende Aufschlüsse geben, denn wir sehen alle möglichen Völker in den verschiedensten Phasen auf dem Wege der Angleichung an den chinesischen Volkskörper begriffen. So haben wir in den Hä-i Yünnans z. B. ein Volk vor uns, das bereits seit der Ming-Zeit in enge Berührung mit der chinesischen Kultur gekommen ist und sich dieser in vieler Beziehung mit Erfolg assimiliert hat, während umgekehrt die Man-tzu des Kreises Wuting noch vor 100 Jahren unter ganz ähnlichen Bedingungen gelebt haben wie die Hä-i vor etwa 500 Jahren und erst neuerdings unter den Einfluß des Chinesentums gekommen sind. Andererseits sind die Hua-miao in ihrer Heimat Kweichow über lange Zeit mit den Chinesen in Berührung gekommen, aber sie sind infolge besonderer Eigentümlichkeiten ihres Charakters der Angleichung an das Chinesentum ausgewichen, und aus diesem Grunde haben sie sich von Kweichow nach Yünnan zurückgezogen. Eine Untersuchung der Fragen: Was haben diese Völker von der chinesischen Kultur aufgenommen? welche Elemente schnell und begierig, welche langsam und zögernd? welche chine-

sischen Kulturelemente haben sie verändert? was haben sie von ihrer eigenen Kultur beibehalten? sind also nicht nur für die Kulturgeschichte dieser Völker selbst, sondern ebenso auch für die Geschichte der chinesischen Kultur von Bedeutung. Das bis jetzt in dieser Richtung gesammelte Material ist jedoch noch nicht sehr groß, und der Forschung steht hier noch ein weites Feld offen.

Die meisten dieser Völker sind mit der chinesischen Kultur in einem Stadium in Berührung gekommen, in dem ihre eigene Kultur schon auf einer verhältnismäßig hohen Stufe stand. Von Formosa und Hainan bis nach Yünnan und Burma und vielfach weit darüber hinaus finden sich bei den verschiedensten Völkern überraschend ähnliche vorchinesische Kulturelemente auf allen möglichen Gebieten – Hausbau, Ornamentik, Landwirtschaft, Religion, Familienleben und sonstigem sozialen Leben. Die Fragen nach der Entstehung dieser *vorchinesischen Kultur Südostasiens* und ihrer Ausbreitung, nach der gegenseitigen Beeinflussung der von Norden kommenden chinesischen mit dieser südlichen Kultur, sind gleichfalls nur durch vergleichende Untersuchung der ethnologischen Verhältnisse der verschiedenen nichtchinesischen Völker Chinas und seiner Nachbarländer zu lösen.

Von weiterem kulturgeschichtlichem Interesse ist ein Vergleich der Verhältnisse in einem unter der Feudalherrschaft einer T'u-szu-Familie stehenden Gebiet mit denjenigen, die sich unter Feudalherrschaften in anderen Ländern entwickelt haben. Das Wirtschaftsleben, die Verwaltung, Rechtsauffassung und Rechtsprechung, viele Gebräuche und Institutionen, die ganze geistige Einstellung der Menschen, die jahrhundertelang unter der Herrschaft der T'u-szu gelebt haben, gleichen in auffallender Weise einerseits den entsprechenden Verhältnissen des China der Chou-Zeit, das von einem Lehensadel regiert wurde, und andererseits denjenigen in den Lehensstaaten des europäischen Mittelalters und auch in manchen afrikanischen Staatenbildungen (Sudan). So können durch unmittelbare Anschauung hier auch Zustände vergangener Zeiten Europas lebendiger werden als durch alleiniges Studium geschichtlicher Quellen.

Von *Einzelergebnissen* der Untersuchungen an den Hä-i und Man-tzu sei kurz folgendes erwähnt.

Es wurde eine große Anzahl *photographischer Aufnahmen* gemacht, die teils *anthropologischen Zwecken*, teils dem Studium der Volkstracht dienen sollen. *Hausbau* und Wohnungseinrichtung wurden aufgenommen. Die Hausanlage ist bei den verschiedenen Stämmen – Hä-i, Li-su, Man-tzu –, aber auch bei den unter ihnen wohnenden Chinesen gleich. Charakteristisch für viele Völker Südostasiens ist die Anlage zweistöckiger Gebäude und die Benutzung des Erdgeschosses als Stallung. Im Gebiete der T'u-szu-Herrschaft sieht man – im Gegensatz zu der sonst in Yünnan üblichen Bauweise – viele Häuser mit flachen Dächern, da früher den Hörigen des T'u-szu die Errichtung eines Giebeldaches verboten war. – Weiterhin wurden untersucht: die Anlage der *Siedlungen* der verschiedenen Stämme – Einzelhöfe, Weiler, größere

Dörfer, Marktflecken und Ortschaften, die als Residenzen des T'u-szu eine besondere Rolle spielten –, die Volksbewegungen, die Volksvermehrung, Gesundheitszustand und Sterblichkeitsverhältnisse. – Besondere Aufmerksamkeit wurde der *Landwirtschaft* und dem *Wirtschaftsleben* im allgemeinen geschenkt. Die hauptsächlichen Feldfrüchte sind: bei den Hä-i in besseren Lagen Mais mit Soyabohnen und Amaranth als Zwischenfrüchten, oder bitterer Buchweizen im Sommer und Gerste im Winter, in schlechteren Lagen (Rodungsfelder) Hafer und süßer Buchweizen; außerdem, wo Bewässerung möglich, Reis; bei den Man-tzu auf der Höhe des Liang-shan: bitterer Buchweizen, Mais (mit denselben Zwischenfrüchten wie bei den Hä-i), Hafer, Kartoffeln und Rüben. Daß die Landwirtschaft noch sehr verbesserungsfähig ist, wird z. B. durch die außerordentlichen Erträge erwiesen, die von den Li-su der in einem Nachbartale gelegenen Ortschaft Tao-ku mit einer australischen Maisrasse erzielt werden, die dort von Missionaren eingeführt wurde. Der Anbau des jetzt besonders wichtigen Maises ist noch jung, wie daraus hervorgeht, daß in älteren Verkaufsurkunden die Maisfelder allgemein als Buchweizenfelder bezeichnet werden. Die Viehzucht – Rinder, Ziegen, Schafe – hat bei den Man-tzu eine größere Bedeutung als bei den Hä-i. Manches – z. B. Herstellung und rituelle Verwendung von Filzstoffen, Genuß von Schafkäse – spricht dafür, daß die Man-tzu noch vor verhältnismäßig kurzer Zeit mehr Hirten als Ackerbauern waren. – Eine geringe Bedeutung haben Industrie und Handel. Hervorzuheben ist, daß nur bei den Hä-i ein eigenes, wenn auch bescheidenes Handwerk neben dem chinesischen besteht. Andererseits findet sich nur bei den Li-su Weberei von einfachem Hanfstoff (ausschließlich Frauenarbeit), die über den eigenen Bedarf hinausgeht. Der Handel liegt in den Händen der Chinesen und Hä-i; unter den anderen Völkern gibt es keine Kaufleute. – Sowohl von dem *Dialekte der Hä-i* von Hunachou als von dem der *Man-tzu* des Liang-shan wurden ein kleines Vokabular und eine Anzahl einfacher Sätze zum Studium der Grammatik aufgenommen. Die beiden Dialekte gehören der Lolo-Sprache, also einer einsilbigen Sprache mit Tönen, an. Ihr Satzbau ist der der tibetobirmanischen Sprachen. In bezug auf die Phonetik bestehen erhebliche Unterschiede zwischen beiden Dialekten; der Man-tzu-Dialekt besitzt sehr eigentümliche, im Hä-i-Dialekt nicht vorkommende Laute. – Hä-i und Man-tzu verfügen über eine *eigenartige Schrift*, eine Begriffschrift mit viel einfacheren und gröberen Schriftzeichen als die chinesische. Man schreibt mit Tusche und Pinsel auf Papier. Die Schrift dient jetzt nur rituellen Zwecken, und nur die Zauberer bedienen sich ihrer. Es konnte eine Probe der Man-tzu-Schrift mit genauer chinesischer und phonetischer Übertragung aufgenommen und ein Teil eines Man-tzu-Manuskriptes erworben werden. – Die Hä-i, weniger die Man-tzu, sind sehr musikliebend und sangesfreudig. Die meisten ihrer *Gesänge* sind Wechsellieder zwischen Burschen und Mädchen; einige Lieder wurden aufgenommen. Neben einfachen Flöten ist das ursprüngliche und volkstümlichste Musikinstrument die über ganz Südost-

asien verbreitete Mundzither. – Sowohl die Hä-i wie die Li-su, nicht aber die Man-tzu, tanzen, die Li-su mit besonderer Vorliebe. Zum Tanz fassen sich Burschen und Mädchen an den Händen und bilden einen Kreis. Der Tanz erinnert sehr an rumänische Volkstänze. – Eine besondere Begabung und originelle Leistungen in bildender Kunst bestehen nicht. Erwähnenswert sind nur die schönen Stickereien der Hä-i; Technik und Stil sind chinesisch.

Die *Religion* ist eine Mischung eigener Elemente mit chinesischen. So gut wie keinen Einfluß hat der Buddhismus ausgeübt. Die ursprünglichen religiösen Vorstellungen der Hä-i sind der ursprünglichen chinesischen Volksreligion sehr ähnlich, ebenso der Exorzismus; infolgedessen ist es oft unmöglich zu entscheiden, was ursprünglich und was von den Chinesen übernommen ist. Bemerkenswert ist das Vorkommen von mehreren in der chinesischen Volksreligion nicht vorhandenen weiblichen Gottheiten. – Es gibt bei den Hä-i und den Man-tzu zwei verschiedene Arten von Zauberern, solche, deren Technik sehr ähnlich der der chinesischen Exorzisten ist, und Zauberer ursprünglicherer Art, unter den letzteren auch Frauen. Tempel sind, soweit überhaupt vorhanden (nur bei den Hä-i), ganz nach chinesischem Muster gebaut und ausgestattet. Wie in ganz Südchina spielt das Huhn als Opfertier die hervorragendste Rolle. Interessant ist, daß die verschiedenen nichtchinesischen Völker, aber auch die unter ihnen lebenden Chinesen selbst, die Beschaffenheit der Hühnerknochen als Orakel benutzen, eine Sitte, die z. B. auch in Hainan besteht, und die als charakteristisch für die Ureinwohner Südchinas schon in den Annalen der frühen Han-Dynastie erwähnt wird. – Auch in der Feng-shui-Lehre der Hä-i scheinen eigene und chinesische Elemente gemischt zu sein. – Man hat Ahnentafeln, die jedoch von den chinesischen verschieden und in der Schrift der Hä-i beschrieben sind. – Bezüglich der Religion der Man-tzu ist hervorzuheben, daß hier die über ganz China verbreitete Verehrung heiliger Bäume eine besondere Rolle spielt. – Es wurden einige Mythen, insbesondere solche, die sich auf die Abstammung der verschiedenen Völker beziehen, aufgenommen; sie dürften Bedeutung für vergleichende Untersuchungen haben.

Wie bei allen nichtchinesischen Stämmen Südchinas ist für das Familienleben eine Mischung vater- und mutterrechtlicher Züge charakteristisch. Vorehelicher Geschlechtsverkehr mit verschiedenen Partnern ist bei den Hä-i und Li-su allgemein üblich. Künstlicher Abortus bei vorehelicher Schwangerschaft ist bei den Hä-i häufig, jedoch nicht die früher in China verbreitete Sitte der Kindestötung. Die Li-su-Frau kehrt nach ihrer Hochzeit sofort ins Haus ihrer Eltern zurück und bleibt dort, bis sie das erste Kind in außerehelichem Verkehr empfangen hat, worauf sie erst in das Haus ihres Mannes geht; eine in Südostasien verbreitete Sitte, die z. B. in Hainan ebenso besteht. Bei den Li-su besteht außerdem die Sitte des freundschaftlichen Frauenaustausches auf kurze Zeit. Die Man-tzu heiraten oft schon in früher Jugend. Hier geht die Frau nach eingetretener Geschlechtsreife in das Haus ihres

Mannes; außereheliche Beziehungen sollen bei ihnen seltener sein. Neben Verlobung aus Neigung wird allmählich die Verlobung durch einen Vermittler nach chinesischer Art gebräuchlich. Sowohl bei den Hä-i wie bei den Man-tzu besteht jedoch daneben noch eine Form der Raubehe, von der auch bei den Miao Reste nachweisbar sind. – Auch die verheiratete Frau unterhält bei den Hä-i viel außereheliche Beziehungen. Im Volke genießt der jüngste Sohn besondere Rechte, weil für seine Legitimität die größte Wahrscheinlichkeit besteht. Umgekehrt liegen die Verhältnisse bei der T'u-szu-Familie, in der gerade der erstgeborene Sohn als der am wahrscheinlichsten legitime gilt. – Polygamie – meist nur zwei Frauen – ist häufig, nicht aus wirtschaftlichen Gründen wie vielfach bei den Südchinesen, sondern weil das Ansehen des Mannes dadurch steigt; wenn möglich, bewohnen die Frauen getrennte Höfe. Levirat (Heirat der Witwe des verstorbenen Bruders) ist häufig, aber nicht geboten; Sororat (ein Mann heiratet mehrere Schwestern) kommt bei den Man-tzu auffallend häufig vor. – Bei den Hä-i sind die Töchter pietätvoller gegen die Eltern als die Söhne. – Die Adoptionssitten sind den südchinesischen sehr ähnlich, ebenso die Sitte der Blutsverbrüderung.

Die *Gräber* der Hä-i sind nach chinesischem Muster unter Berücksichtigung des Feng-shui angelegt. Früher war Leichenverbrennung üblich. Sie ist bei den Man-tzu noch jetzt allgemein. Die Leiche muß dabei mit Filzbändern in Hockstellung zusammengeschnürt sein.

Für die *soziale Struktur* ist, wie bereits erwähnt, bis in die jüngste Zeit die absolute Herrschaft der T'u-szu charakteristisch gewesen. Theoretisch waren alle Untertanen des T'u-szu seine Hörigen. Auch reiche chinesische Bauernhöfe haben aus diesem Grunde heute noch flache Dächer (s. oben). Eine besondere Stellung nehmen ein: 1. die Familien, in denen die höheren Hofämter erblich waren. Die Eingriffe dieser Familien in die Autorität des T'u-szu übten allmählich eine zersetzende Wirkung auf dessen Macht aus, eine in der Geschichte absoluter Herrschaften gesetzmäßige Erscheinung. – 2. die Einwohner der Residenz des T'u-szu – früher ausschließlich Hä-i –, die Steuerfreiheit genossen, aber zu Waffendienst verpflichtet waren. – Außerdem bestand noch dadurch eine soziale Staffelung, daß es Freie und Sklaven – Schuldsklaven oder armen Leuten abgekaufte Kinder – gab, ein System, das nicht nur bei den Hä-i, sondern auch bei den Chinesen, zumal in Yünnan, noch nicht ganz überwunden ist. Ein ausgeprägtes System der *Sklaverei* besteht jedoch noch bei den Man-tzu. Weder die Sklaven noch ihre Kinder können die Freiheit erlangen. Andererseits hat der Herr die Pflicht, den Sklaven zu versorgen, wenn er durch Krankheit oder Alter arbeitsunfähig wird. Es besteht unter den Sklaven eine soziale Staffelung, so daß Sklaven einer höheren Stufe solche einer niedereren halten können.

Die *Rechtsauffassung* und das *Gerichtsverfahren* trugen zur T'u-szu-Zeit noch viele alte, oft an das europäische Mittelalter erinnernde Züge. Bis in die jüngste Zeit

spielten die Entdeckung des Verbrechers mit magischen Mitteln, der fluchbeschwerte Eid und das Gottesurteil eine große Rolle. Blutrache kommt unter den Hä-i immer noch vor, wird jedoch jetzt meistens durch eine Bußzahlung abgelöst. Bei den Man-tzu nehmen die Blutrachefehden auch jetzt noch kein Ende.

Nachdem ich im Oktober meine Arbeit bei den Hä-i in Huanchou beendet hatte, siedelte ich in das einsam am Abhange des Liang-shan gelegene, ganz verfallene Kloster Huo-fo[t] über. Man erreicht es von Huanchou aus in einem eintägigen Ritt durch einen menschenleeren Gebirgswald, der prachtvolle Landschaftsbilder bietet. Im Kloster fand ich nur einen einzigen, noch im Knabenalter stehenden Mönch vor. Der Vertreter des Abtes hatte sich aus Angst vor Räubern in die nächste Kreisstadt zurückgezogen, während der eigentliche Abt als Mitglied einer Räuberbande kürzlich verhaftet worden, aber wieder aus der Haft entkommen war. Ich hatte während meines Aufenthalts in Huanchou allmählich gute Beziehungen zu den *Man-tzu des Liang-shan* bekommen; sie und sehr gastfreundliche benachbarte Hä-i stellten mir eine Bedeckung; der Man-tzu-Häuptling besuchte mich mit seiner Familie und lud mich zu einem Festessen ein, für das eine Ziege geschlachtet wurde. So konnte ich ohne Risiko einen fast zweiwöchigen Aufenthalt in dem Kloster am Liang-shan nehmen und von da aus die Man-tzu studieren, nachdem ich von einem intelligenten jungen Man-tzu, der einige Zeit bei mir in Huanchou wohnte und gut Chinesisch sprach, schon viel Material gesammelt hatte. Auch Aufnahmen der früher noch nicht photographierten, sehr schönen Festtracht der reichen Man-tzu-Frauen gelangen. Nach Angabe der Man-tzu selbst ist der Liang-shan früher noch nicht von Ausländern besucht worden. Auch Chinesen suchen ihn selten auf, da die Man-tzu wegen ihrer Räubereien und Gewalttätigkeiten berüchtigt sind. Raub gilt bei ihnen als ein ritterlicher Sport, und es ist bezeichnend, daß ein Jüngling Aussichten auf eine gute Heiratspartie auch heute noch dadurch bekommt, daß er sich bei Raubüberfällen und in Blutrachefehden auszeichnet.

Ende Oktober mußte ich meine Arbeit bei den Man-tzu abbrechen und kehrte in drei Tagesmärschen nach der Kreisstadt Wuting zurück. Von dort begab ich mich wieder in das 500 m höher in einem Walde herrlich gelegene *Kloster Cheng-hsü-ch'an*, wo ich bis Ende Dezember blieb, um dann in die Stadt Wuting selbst überzusiedeln.

Das Kloster Cheng-hsü-ch'an auf dem She-tzu-shan gilt als eines der berühmtesten der Provinz, ist aber nach Angabe seiner Insassen außer von benachbarten Missionaren noch nie von Fremden besucht worden. Es ist insofern von historischem Interesse, als der lokalen Überlieferung nach Ming-Hui-ti, der vertriebene Enkel T'ai-tsu's, des ersten Ming-Kaisers, hier eine Zuflucht gefunden haben und eine Zeitlang Abt gewesen sein soll. Diese Überlieferung ist jedoch durch zeitgenössische Quellen und die offizielle Geschichtsschreibung nicht zu beglaubigen. In der «Bibliothek» des Klosters steht eine künstlerisch gute Figur des Kaisers, die ihn als

buddhistischen Abt darstellt. Mehrere angeblich von ihm verfaßte Gedichte auf Steintafeln befinden sich jetzt im Yünnan-Provinzialmuseum. – Das Kloster, das alten Mauerresten nach früher viel größer gewesen sein muß, ist mehrfach zerstört worden und stark verwahrlost; aber das, was von älterer Architektur und zum Teil auch von Plastik übriggeblieben ist, ist noch von großer künstlerischer Schönheit. Erwähnenswert sind 56 überlebensgroße, bemalte, sitzende Figuren, in zwei Reihen im oberen Tempelhofe angeordnet, welche eine Versammlung von Göttern und Dämonen darstellen, die man in dieser Weise sonst wohl kaum dargestellt findet. Diese Götterversammlung ist aus dem berühmten Fabelbuche *Hsi-yu-chi*, « Reise nach dem Westen », bekannt. An den Statuen haben allem Anschein nach mehrere Künstler gearbeitet, von denen einer oder einige erstaunliche Meisterwerke von ausdrucksvollen, sehr verschiedenartig aufgefaßten Figuren geschaffen haben.

a	丁文江	h	花苗	p	紅夷
b	武定縣	i	老憨	q	涼山
c	正續禪寺	k	擺夷	r	漢邊
d	獅子山	l	蠻子	s	土司
e	環州	m	水	t	活佛寺
f	黎蘇	n	漢		
g	黑夷	o	土邊		

BÜCHERBESPRECHUNGEN · COMPTES RENDUS

ROLAND G. KENT, *Old Persian* (Grammar – Texts – Lexicon). XIII und 216 S., 4°. (American Oriental Series, vol. 33.) New Haven, Conn., 1950.

Das sehr spärliche Inschriftenmaterial, auf dem unsre Kenntnis der altpersischen Sprache beruhte, ist in den letzten 25 Jahren durch Neufunde beträchtlich vermehrt worden; eine zusammenfassende Gesamtdarstellung war deshalb unbedingt nötig. Bisherige Versuche nach dieser Richtung waren unvollkommen: die Ausgabe